

Philippe Forest, **L'Enfant fossile**

Collection Récits d'objets

Musée des confluences / Éditions Invenit, 2014 – 80 pages, 10 €

*Mais cela ne signifie pas qu'il ne se trouva pas quelqu'un
pour le confier amoureusement au néant.*

Quel enfant reste vivant où ? *L'Enfant fossile*.

Fragment : *partie du tout*, retrouvant miracle
la vie.

Philippe Forest a choisi la partie minime d'une mâchoire, « le plus ancien reste d'homme moderne » nous apprend l'éditeur. C'est le principe de cette collection¹ associée au musée des Confluences de Lyon : « [c]onvies des écrivains » à choisir un objet (ou une œuvre) dans la diversité des collections rassemblées et « à en faire la matière de leurs récits ».

Ce fossile, daté de -38 000 ans, est un « fragment de mandibule d'enfant âgé entre 5 ans et demi et 6 ans et demi », « de notre propre espèce *Homo sapiens* ». En téléchargeant une application pour smartphone, le lecteur peut observer ce fossile « en réalité augmentée », accédant au relief de l'os, faisant le tour de cet objet minuscule qui devient sur l'écran la réalité tangible et accrue de cette infime partie d'un enfant mort depuis 40 000 ans.

Que porte-t-il ? Quelle amorce de récit pour l'écrivain puisant dans son observation, dans ses souvenirs et projections ?

« Rien.

Ou du moins : presque rien.

Quelque chose qui tient dans le creux de la main et sur quoi elle peut presque se refermer. »

Le livre de Philippe Forest s'écrit dans ce « presque ».

Il commence sur une citation du philosophe et collectionneur Walter Benjamin² : « Le passé réclame une rédemption dont peut-être une toute infime partie se trouve être placée en notre pouvoir. » Ce morceau de mâchoire révèle un être disparu. Peut-on le faire revivre, ne serait-ce que dans l'imaginaire ? Passer de *l'enfant fossile* à un *enfant* qui deviendrait *éternel* ?

Dans *Toute la nuit*³, Philippe Forest définissait son projet : « une sorte de mouvement perpétuel infiniment subtil : un seul ouvrage s'enroulant sur lui-même, se défaisant à mesure qu'il se faisait ; ou bien une série d'ouvrages dont chacun ferait du précédent le combustible de son propre embrasement ». Ainsi *s'embrase* le présent livre.

Pour ouvrir le récit, le fonder, une trace matérielle, un reste humain qui porte un numéro. Le livre, étiqueté sur sa tranche, porte ce même numéro, celui de l'objet dont il invente l'histoire, devenant partie répertoriée du vestige conservé par le

Musée de Lyon. Ainsi le fragment de mâchoire est lié à cet enfant à l'âge compté en peu d'années et mois (5 ans et demi) –durée si brève pour un fragment d'être fossile daté en milliers d'années.

D'abord, de près, l'observation rendue impossible par la fragilité du reste devient une série d'interrogations et d'hypothèses : tiendrait-il dans la paume qu'on refermerait ? Ce vestige ne peut être saisi, manipulé ; il se briserait, deviendrait poussière, et son récit à venir disparaîtrait avec lui...

Ce qui reste (deux dents) / ce qui manque, bien visible (« cinq cavités laissées par l'absence des autres »). En relief, en creux. Paradoxe, la lésion. Comme celle du temps : pour nous parvenir, ce morceau de mâchoire aura connu « quelque chose comme la durée d'un millier d'existences humaines ». Que pèse-t-il, ce fragment, au regard des âges qui se sont succédé comme autant d'ères imperceptibles et réelles ? On apprend que ce fossile fut trouvé en Charente par Claudius Côté, lors de fouilles dirigées par le docteur Léon Henri-Martin, en 1933. La précision des conditions de la découverte contraste avec l'absence d'éléments concernant la vie réelle de cet enfant. Or les éléments fournis par le musée, purement informatifs et réduits à une portion congrue (« l'un des plus anciens hommes modernes français »), ne disent rien de sa vie, homo sapiens mort si jeune (où ? quand ? comment ? pourquoi ?), ni de la douleur de ses parents.

Aucune trame. Mais « une fouille le tirant des profondeurs du sol où il avait été conservé ». Pour lui donner vie, l'encre ; l'écrivain démiurge s'appuiera sur ce qu'il connaît, sa part d'humanité, ses souvenirs, ce qu'il éprouve, les traces en lui qui rejoindront le destin de l'être fauché. Entre sacralisation, « la peur que cette matière inerte se défende encore », et réduction, « ce bout d'os ». Le pont qui les relie, l'humaine appartenance, l'espèce. Cependant entre eux, les séparant, « un temps si lointain ». Comment rejoindre la part vivante de qui fut cet(te) enfant dont ne subsiste qu'une partie : jouer gigogne, entamer une rêverie, une reconquête du corps entier de la mémoire ? En fait, ce temps de « [b]ien avant que l'on donne des noms aux mers, aux rivières, aux montagnes, aux pays », celui d'avant l'organisation, le répertoire, le classement, comment l'appréhender autrement que par les classes instituées par l'homme moderne, moyens pratiques et voiles sur la vérité humaine et singulière d'une seule existence n'en ayant elle-même engendré aucune autre (« [d]isparu sans descendance ») ?

Est-ce donc « une relique », l'inoffensif témoignage parcheminé, usé, morcelé de qui fut un cadavre et qui, ainsi réduit par une synecdoque, peut être soumis à notre regard sans craindre qu'une projection insoutenable nous place face à l'image de notre propre corps sans vie ? Ou un talisman qui éloigne la mort en nous offrant un détail signifiant, rassurant : répertorié, exposé dans un musée, « immense reliquaire » ? Voilà qu'il aurait conquis son statut de respectabilité, « le patrimoine de tous ».

L'enfant du pléistocène, au nom perdu, est devenu « la mâchoire de La Quina », du nom du lieu où il fut trouvé. Le vestige qui montre autant qu'il cache l'humanité dérisoire et sublime, lisible en ce fossile enfant ou d'enfance. Il ne

grandira jamais, cet être arrêté dans sa croissance, comme un texte interrompu soumis à une lecture perpétuelle mais suspendue. L'os devenu pierre, l'encre devenue poème. « [C]uvre d'art », un musée l'expose, le livre à l'œil, corps contigu (disparu) dont cet « objet insolite » prouve l'existence éphémère.

Parmi ce qui le relie au narrateur, un jeu d'enfance, une quête, « la chasse aux fossiles ». Été, grands-parents : encore « de lourds chars [...] tirés par des bœufs ou par des chevaux », ancestrale assise du travail de l'homme pour l'enfant, citadin peu habitué à la vie des champs à la fin des années 60. La rêverie, déplacée d'une ère à l'autre, revoit l'enfance : avec ceux du village, les Parisiens formaient tribu. Les mots reviennent, de la préhistoire à la parenthèse enfantine, les mots gorgés de l'observation de la mâchoire, ils se posent sur l'enfance, fossilisant le terrain passé d'une vie humaine qui a ses âges, elle aussi, comme les strates millénaires de l'humanité. En tout petit se répète la métonymie. Les espaces aussi se jouxtent, les enfants explorent les lieux, passant « à proximité de plusieurs décharges improvisées où finissaient de rouiller les épaves de deux ou trois voitures ». La tribu y joue « à faire semblant de les conduire » avant d'atteindre la forêt, lieu sans date où fabriquer les arcs, flèches et haches, pour cette autre « expédition », la chasse aux fossiles qui, dénichés, pourraient être revendus en ville.

Voilà le socle du mythe : *croire le fait naître*. Qui inventa (découvrit) Troie ? Le « héros » et le « modèle » de Philippe Forest enfant, Heinrich Schliemann, l'archéologue allemand, qui retrouva ses ruines ? Mais le monde perdu mis à jour est-il bien celui qu'il cherchait⁴ ? Porté par le souvenir des récits de l'Iliade que lui faisait son père, il mena des recherches et fouilles obstinées sur le site d'Hissarlik et découvrit neuf villes superposées. Et se trompa certainement de niveau... Il découvrit (et déroba à la Turquie) ce qu'il croyait être le trésor de Priam, et les bijoux de la belle Hélène (qu'il fit porter à son épouse Sophia le temps d'une photographie)... Il nomma sa fille Andromaque et son fils Agamemnon... *Croire invente*. Le détour de la fiction fonde la vérité « non pas pour retrouver ce qui a été, mais à seule fin de le faire advenir ».

La fable, portant en son cœur la vérité, révèle, plus que l'élément factuel, une polysémie, un devenir de l'objet plus fécond que l'objet lui-même. Voilà ce que peut croire ou espérer l'écrivain. Parce qu'il écrit. Parce que l'encre à son tour fait trace et, signe devenu, recèle une histoire, une projection, un sens.

Le voilà presque dans sa paume, le fossile qu'il cherchait enfant, « son » fossile devenu entre ses mains la fiction véritable, « le trésor d'un autre fossile sous la forme de cette fiction qui conserve vaguement l'empreinte de celui qu'il fut ». Apologue qui relie au destin individuel celui de l'être qui se penche sur le fragment détaché de l'histoire vivante (la chair). Rayonnement contraire : l'âge préhistorique est rendu à l'empreinte personnelle et vivante par celui qui dans son « récit d'objet » va le faire devenir – grandir.

« Une fiction fossile », inventant, comme le faisaient et le font toujours les paléontologues, des créatures monstrueuses et prodigieuses en assemblant les morceaux disparates d'animaux retrouvés, « bricolant avec les moyens du bord de

grands squelettes terrifiants de cyclopes ». Philippe Forest relie les reconstitutions de la préhistoire aux mythes fondateurs. Les êtres hybrides libèrent notre imaginaire, le mystère du monstre semble fonder une représentation d'une réalité d'autant plus débridée qu'elle est lointaine et sans preuve :

« Maintenant que tout cela a disparu. »

Cette coupure du temps rend la mémoire libre d'inventer, de superposer et de croire. Notre enfance : notre préhistoire. Maison des grands parents vendue, les témoins les plus âgés disparus, les plus jeunes dispersés, ou morts. Impossible de se les représenter autrement que « [d]es enfants d'un autre âge », « une espèce condamnée à une extinction prochaine », « sans avoir laissé de descendance réelle ». Redite à ce moment de l'enfant fossile qui n'enfanta pas, faute d'avoir vécu. Faute de retentir encore dans un récit, une œuvre de main d'homme forgée, tenue en paume, dont quelques mots seraient le socle, avant de devenir un texte et de s'incarner dans l'écho que l'observation attentive peut susciter. *Ici l'on invente.*

Or chaque adulte, pétrifié dans une apparence qui fut, celle de l'enfant, qu'est-il vraiment ? Son propre fossile ?

Qui trouve un fossile l'invente, qui le place dans sa collection le classe, le place dans une série, une logique : Claudius Côte est cet inventeur et collectionneur passionné dont le nom apparaît sur « la mâchoire de La Quina », complété par une référence (Q761). « [T]ag », écrit Philippe Forest, souillure pour une appropriation illusoire : « [s]ignant ce morceau de mandibule comme s'il s'était agi d'une œuvre d'art dont il aurait été l'auteur », comme si l'objet n'avait pas existé avant ce geste de découverte. Paradoxe du sens qui place le découvreur au rang de celui qui crée et signe. Effacement pourtant de celui, Claudius Côte, dont on ne connaît que les dates (1881-1956), et qui rejoint l'enfant fossile dans l'oubli de ce que fut sa biographie : un des derniers « pionniers » de la préhistoire nous apprend Philippe Forest, « [u]n fossile, lui aussi », « appartenant avec les passionnés de son âge à l'ultime génération de l'époque héroïque, juste avant que la paléontologie n'accède enfin au statut de science ».

Époque où l'on croyait encore que la terre avait enfanté toute créature qu'elle avait portée en son sein, comme si elle avait repris ce qu'elle avait donné pour le « régurgiter ». La terre « aurait conservé en elle les embryons fossiles de ses préalables tentatives avortées comme autant d'essais monstrueux et manqués ». Fente originelle et mystérieuse de grotte découverte sur des « sites aux allures de sexes, féminins, maternels » où pénétrer et remonter des fragments pour les « tirer de l'oubli, c'est-à-dire en somme [...] les rappeler à l'existence », perpétuant la légende qui fait naître l'homme de la terre. Claudius Côte consacra sa vie et sa fortune à l'achat de fossiles et au financement de fouilles sans jamais connaître la valeur de ce fossile précisément, « le clou de sa collection », dont on comprit l'intérêt au début du XX^{ème} siècle.

Signant l'objet, le collectionneur veut associer son *aura*, déjà lointaine, à celle de cet enfant, encore plus lointaine, et s'assurer ainsi une éternité minuscule et

problématique, la *rédemption*, et une forme de *retour à la vie*. Il est vrai que Claudius Côte est évoqué dans ce livre et son existence brièvement rapportée.

En parallèle, sur la même ligne temporelle, deux hommes. Simultanément : *Homo sapiens sapiens* (ou Cro-Magnon) et *Homo sapiens neandertalis* (ou Néandertalien), « les deux espèces coexistant pendant des millénaires jusqu'à ce que la première supplante la seconde ». Extinction naturelle ? Premier génocide ? L'histoire est écrite par ceux qui restent et les Néandertaliens ne sont plus que fossiles et traces, lézardes où s'imagine et se rêve ce qui fut.

L'Enfant fossile propose une réflexion sur la condition humaine, sur l'histoire de l'individu et sur celle de l'espèce, ainsi que sur leurs analogies. Paradoxe certes ou métonymie perpétuelle : la mâchoire figure le corps entier mais n'en révèle qu'une partie, le destin collectif se reproduit dans la durée de vie de l'individu. Ces enchâssements sont répétés (répertoriés) comme une multiplication infinie et mystérieuse. Aucune réponse complète ne peut être proposée – seulement des bribes. Ce message altéré nous confronte à notre limite humaine. Questions ontologiques.

Énigme d'un geste peut-être. L'abbé Breuil envisage comme naissance de l'art les traces de mains si souvent retrouvées sur les parois des grottes habitées de la préhistoire. Le narrateur ne peut que les rapprocher de cette trace de main faite sur un cœur rose en pâte à sel par l'enfant perdue de quatre ans, *son enfant éternel*, à l'occasion de la Fête des Mères, dans son école maternelle de la rue des Volontaires, dans le XV^e arrondissement de Paris. Là, tout reste précis, datable et situable, pour un geste qui semble à son tour éternel : « Adressant un signe non pas au passé à tout jamais perdu d'une obscure origine, mais en direction de l'inconnaissable avenir toujours recommencé du temps. »

Isabelle Lévesque

1 Le musée des Confluences de Lyon est l'« héritier du Muséum d'histoire naturelle et du musée Guimet ». Ses collections viennent de tous les continents et de toutes les époques. La collection *Récits d'objets* est dirigée par Dominique Tourte, directeur des Éditions Inventit, et Cédric Lesec, chargé des éditions au musée des Confluences.

2 Lire, de Walter Benjamin collectionneur : *Je déballe ma bibliothèque*, traduit par Philippe Ivernel (Rivages poche / Petite Bibliothèque n°320, 2000).

3 Philippe Forest, *Toute la nuit* (Gallimard, 1999).

4 Voir aussi, à ce sujet, la civilisation pessinoise inventée par Marc Pessin et que Jean-Pierre Chambon prolonge dans ses contes poétiques.